

Les nouveaux rois du stand-up classique

TENDANCE Humoristiques, poétiques, opératiques... les seuls en scène sur fond de musique classique font florès. Parfois portés par des interprètes du sérail. Pour le meilleur comme pour le rire.



D THIERRY HILLÉRITEAU
@thilleriteau
ET NATHALIE SIMON
nnsimon@lefigaro.fr

« déjà une vingtaine de pays visités. Des centaines de dates. Des représentations dans cinq langues. Et, depuis le début du mois, un contrat d'exclusivité chez Naïve Records... À 22 ans, le pianiste savoyard Alexandre Prévert a de quoi être comblé. Le concept de « stand-up classique » (lire ci-dessous), qu'il a lancé en 2016, semble avoir définitivement trouvé son public. À tel point qu'il vient d'en déposer la marque à l'Institut national de la propriété industrielle!

Et pourtant, le jeune homme n'en est qu'au début de son histoire d'amour avec le public. Il n'a pas fini d'écrire la quatrième saison qu'il ré-écrit déjà à la sixième. Sa signature chez Naïve? Elle se concrétisera prochainement par un disque audio – et non un DVD, il y tient. Sa façon de rappeler que, parfois, les mots et les notes suffisent pour émouvoir ou pour faire rire. Sans gestuelle virtuose. Sans mimiques appuyées. « C'est unique: il a su créer un style qui n'appartient qu'à lui », estime Romain Vivien, directeur général de Believe. La société française, propriétaire de Naïve, accompagnera dans les prochaines années l'artiste en termes d'image, de diffusion et de coproduction.

Des parcours atypiques

Il faut dire que les artistes qui tentent de marier musique classique et genres théâtraux proches du burlesque, du one-man-show ou du cabaret font florès. Le phénomène n'est pas nouveau. « Dans les années 80, *Le Quatuor* et *La Framboise Frivole* ont largement contribué à l'intérêt pour ce genre, rappelle le metteur en scène Gil Galliot, qui a travaillé entre autres sur le spectacle *Duel opus 3*. Puis, il y a eu *Duel avec Laurent Cirade*, qui était membre du *Quatuor* et a collaboré avec Paul Staïcu. On a alors vu fleurir des groupes de musique classique humoristiques, comme le *Mozart Group*, à Bobino. Ce genre de spectacle a attiré beaucoup de gens qui ne seraient pas spontanément venus à un concert classique. » Bien avant les années 80, il y avait déjà d'illustres précédents. « *Victor Borjé*, comédien et pianiste américano-danois, avait été l'un des premiers à insuffler l'irrévérence dans ce monde du classique. Aux États-Unis, il y a également eu l'acteur, chanteur et danseur américain *Danny Kay*, qui avait fait un spectacle dans les années 30 avec un orchestre symphonique », poursuit l'homme de théâtre. C'est donc dans la filiation de ces artistes multitarces que s'inscrivent aujourd'hui les chantres du classique burlesque.

Des musiciens de formation jazz ou classique pour la plupart. Mais au parcours atypique. Familiers des chemins de traverse dès leur plus jeune âge. C'est le cas d'Alain Bernard, à qui l'on doit les récents

À gauche: Paul Staïcu, ex-acolyte de Laurent Cirade pendant seize ans pour *Opus 1 et 2*, s'illustre dans *Une vie de pianiste*. À droite: la mezzo-soprano Romie Estèves vient de créer *Vous qui savez ce qu'est l'amour*, un « one-woman-opera » basé sur *Les Noces de Figaro* de Mozart.

COLLECTION PARTICULIÈRE ET NICOLAS GAILLARD

spectacles *Piano Paradiso* et *Piano Rigoletto*. « J'ai commencé vers 5-6 ans. J'ai pris des cours sur le piano familial, dans une famille de joyeux drilles. Ça forge un caractère. Je suis ensuite passé par le café-théâtre, les pianos-bars... », résume-t-il. Également formé au « Petit Théâtre de Smaïn pendant plus de vingt ans. Un parcours à la croisée des genres, donc. Et qui n'est pas sans rappeler celui du *Quatuor*, dont les membres étaient issus en partie de La Confrérie des Fous: un collectif folk aux apparitions scéniques délirantes, inspirées de la fête des fous du Moyen Âge.

Ce mélange des genres, parfois perçu comme une trahison dans le milieu classique pur, peut vite devenir un atout dès lors que ces musiciens choisissent l'humour. « L'humour est encore plus fort quand il s'inscrit dans un spectacle de musique classique, car le moindre décalage est amplifié. L'opposition entre l'apparence élégante et sophistiquée et les petits détails, comme le noeud de

papillon de travers, déclenche la comique », juge Gil Galliot. Ce que confirme Paul Staïcu. Fort de vingt-cinq ans d'expérience, ce virtuose qui enseigne toujours au conservatoire du IX^e arrondissement de Paris, ex-acolyte de Laurent Cirade pendant seize ans pour *Opus 1 et 2*, s'illustre dans *Une vie de pianiste*. Un seul en scène musical autobiographique, actuellement en tournée. Pour faire rire, il n'a pas eu à aller chercher bien loin. « La trame est puisée dans mon quotidien et dans ce que les gens imaginent de mon métier de pianiste. Il parle directement aux gens », explique-t-il.

Une nouvelle tendance

Depuis quelques années, on voit toutefois émerger une nouvelle tendance. De plus en plus de musiciens classiques du « sérail » se lancent à leur tour dans des formats à la croisée du concert classique et du one-man-show. Des spectacles teintés de comique, mais où celui-ci est rarement au premier plan.

C'est le cas du « stand-up classique » façon Prévert. Mais aussi des piano-portraits de Pascal Amoyel. Des seuls en scène où le pianiste, qui mène par ailleurs une brillante carrière de musicien classique, se glisse en notes et en mots, avec autant d'humour que d'amour, dans la peau d'un compositeur. Après György Cziffra, Franz Liszt et Beethoven, il vient de décliner le concept sous la forme d'une petite histoire de la musique, avec sa femme et sa fille. L'occasion de rencontrer d'autres publics. Et de « rappeler que la musique n'est pas décorative et que l'essence même du métier d'interprète dépasse, de loin, la seule notion d'exécution ».

Dernier exemple en date d'artiste classique ayant sauté le pas, et non des moindres, la mezzo-soprano Romie Estèves. Elle vient de créer, à l'Opéra de Limoges puis au Théâtre de l'Athénée, à Paris, *Vous qui savez ce qu'est l'amour*. Un « one-woman-opera » basé sur *Les Noces de Figaro* de Mozart dans lequel elle incarne tous les person-

nages en une heure quarante, tout en évoquant son métier. Un exercice totalement inédit pour elle, fruit de trois années de maturation et six semaines de résidence artistique complète. « Au-delà de l'écriture même et des répétitions, j'avoue que l'exercice est un investissement physique auquel nous, chanteurs d'opéra, ne sommes pas habitués », concède-t-elle. Et si elle ne compte pas abandonner l'opéra traditionnel – elle sera bientôt Fantasio dans l'opéra d'Offenbach du même nom dans une quinzaine de théâtres des Pays-Bas et d'Allemagne –, elle ne compte pas lâcher cette nouvelle forme de « schizopéra » virtuose. Elle travaille d'ailleurs déjà à son prochain one-woman-opera: une création contemporaine où elle se réveille à seule au monde dans un climat postapocalyptique... Bref, pas de quoi rire. ■

Piano Paradiso, Théâtre des Déchargeurs (Paris 1^{er}), jusqu'au 1^{er} avril. **La Framboise Frivole**, Théâtre Fontaine (Paris 13^e), jusqu'au 12 avril. **Paul Staïcu**, en tournée en France.

Alexandre Prévert: « C'est le public qui nous libère »

« La forme de mes spectacles a évolué avec le temps et s'est construite de fil en aiguille. En écoutant mes envies. Mais surtout les réactions du public », déclare Alexandre Prévert.

PATRICK TREPAGNY



Ce jeune pianiste savoyard de 22 ans s'est fait le porte-parole d'un nouveau genre de spectacles: le « stand-up classique », mélangeant musique classique, poésie et humour. En pleine préparation de son quatrième spectacle, *Où sont passés vos rêves?*, il s'est accordé une pause pour revenir sur le concept dont il revendique la paternité. Et tenter d'analyser les raisons de son succès, comme de celui de ces artistes

classiques qui cassent les codes du concert traditionnel.

LE FIGARO. – Comment passe-t-on, à 18 ans, du piano classique au « stand-up classique » ?

Alexandre PRÉVERT. – Dans mon cas, le processus fut assez rapide. Mon parcours est tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Après des études de piano au conservatoire de Chambéry, je suis allé à Paris pour me perfectionner au Conservatoire national supérieur de musique, dans la classe d'Anne-Lise Gastaldi. J'ai aussi étudié la musicologie à la Sorbonne. Mais rapidement, j'ai compris que le récital traditionnel n'était pas pour moi. Je voulais mettre mon talent et surtout mes passions mêlées pour la musique, l'histoire et la littérature au service de quelque chose de plus vaste. De plus complet que juste l'entre-soi de la musique classique.

Aviez-vous déjà un modèle en tête ?

Non. Je ne me suis pas réveillé un matin en me disant: « Je vais inventer le stand-up classique où je mélangerai musique, poésie et humour. » La forme de mes spectacles a évolué avec le temps et s'est construite de fil en aiguille. En écoutant mes envies. Mais surtout les réactions du public. J'ai commencé simplement en parlant aux gens, pendant mes concerts, de ce que je faisais de manière décalée. Puis j'ai eu envie de mettre les musiques que je jouais en lien avec la poésie. Ce faisant, je me suis aperçu que l'association musique-littérature permettait de prendre encore plus de recul. De parler de ce que les artistes vivaient et ressentait,

tout en faisant le lien avec le temps présent avec humour. En voyant que le public réagissait et rigolait, j'ai compris que j'étais dans une forme idéale, qui n'était ni du divertissement pur ni dans quelque chose de dogmatique. Je crois qu'il y a aujourd'hui une vraie attente du public pour ce type de propositions qui ne les prennent ni de haut ni pour des idiots.

« Je ne crois pas que l'on résoudra le problème de la relation du public d'aujourd'hui à la musique classique en restant dans l'entre-soi »

ALEXANDRE PRÉVERT

Comment vous préparez-vous ?

Au début, je travaillais entièrement seul. Je n'ai pas tout de suite senti le besoin de prendre des cours de comédie. D'une part, parce que j'étais à la recherche d'une relation nouvelle au public et, par conséquent, je voulais une mise au vert. Quelque chose qui ne soit pas sous influence. D'autre part, parce que le public lui-même fut mon premier professeur, par ses réactions, sa bienveillance. Sur les premiers spectacles, je venais d'ailleurs systématiquement à leur rencontre à la fin. Au fond, ce ne sont pas nous qui nous lâchons en allant au-devant du public sur scène, c'est vraiment le public qui nous libère. Maintenant que mes spectacles sont plus installés et que la signature par Naïve nous a amenés vers

toujours plus de professionnalisme, je fais appel à un metteur en scène: Jean-Jacques Durand. Il vient du Cours Cochet et a cotoyé Fabrice Luchini et Carole Bouquet. Il connaît bien aussi le milieu du stand-up, avec lequel on a commencé à tisser des liens.

Quels rapports avez-vous avec le milieu classique ?

Le regard sur ce que je fais varie beaucoup selon les personnes. Mes professeurs m'ont toujours soutenu. Pour le piano, je viens d'entamer une nouvelle collaboration avec Philippe Bianconi, qui est un proche de la pianiste Anne Queffélec. Cette dernière fut en quelque sorte ma marraine pianistique. Certains m'encouragent, comprennent ma démarche. D'autres non. La démocratisation de la musique classique suscite encore, en France, de vifs débats. À l'heure où l'on dresse le constat qu'il n'y a plus grand monde pour partager notre art, c'est à la fois parfaitement compréhensible et très paradoxal. Mais je ne crois pas que l'on résoudra le problème de la relation du public d'aujourd'hui à la musique classique en restant dans l'entre-soi. Ni en se bagarrant par réseaux sociaux interposés sur la possibilité, ou pas, d'applaudir entre les mureurs de la Philharmonie de Paris. S'interroger sur l'accessibilité des concerts classiques est essentiel. Mais il faut aussi laisser la place à des formes nouvelles, susceptibles de toucher d'autres publics. On ne règle pas les problèmes de circulation en France en désengorgeant simplement les Champs-Élysées.

En tournée en Europe à partir du 1^{er} mai. PROPOSES RUEILLIS PAR T. H.